



HAL
open science

L'Horloge de la fin du monde

Fabrizio Defilippi

► **To cite this version:**

Fabrizio Defilippi. L'Horloge de la fin du monde : un exemple réussi de catastrophisme éclairé?. Fournier, Laurent Sébastien; Chastagner, Claude; Bernié-Boissard, Catherine; Crozat, Dominique. Catastrophismes : peurs collectives et idéologies au XXIe siècle, Presses Universitaires d'Aix-Marseille, pp. 183-201, 2021, 978-2-7314-1224-6. hal-03977483

HAL Id: hal-03977483

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03977483>

Submitted on 7 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Defilippi F. L'Horloge de la fin du monde: un exemple réussi de catastrophisme éclairé?, in L. S. Fournier, C. Chastagner et al. (eds.), « Catastrophismes. Peurs collectives et idéologies au XXIe siècle », Aix-en-Provence: PUAM, 2021, pp.183-201.

L'HORLOGE DE LA FIN DU MONDE : UN EXEMPLE RÉUSSI DE CATASTROPHISME ÉCLAIRÉ ?

Au cours du dernier siècle, l'avancement scientifique et technologique a contribué à faire émerger une série de menaces et de dangers inédits, en soulevant des sérieuses questions sur l'avenir. Depuis Hiroshima et Nagasaki, l'humanité a découvert sa capacité d'autodestruction, entrant dans cette époque de précarité existentielle que le philosophe allemand Günther Anders appelait le « temps de la fin » (Anders, 2007). Aujourd'hui, cette précarité est de plus en plus tangible en raison des menaces du réchauffement climatique et des problèmes environnementaux. L'humanité ne doit pas uniquement faire les frais des catastrophes violentes et « explosives » comme celles de Tchernobyl et Fukushima, qui ne cessent pas de jeter une ombre sur le présent, mais également des catastrophes « lentes » qui se répandent de manière ubiquitaire et renvoient à un effondrement généralisé de l'être (Puech, 2009).

Face à ce contexte global problématique, où la frontière entre les catastrophes d'origines naturelle et anthropique devient de plus en plus mince, des questions urgentes se posent : comment mobiliser les forces collectives, sociales et institutionnelles afin de faire face à des menaces qui demandent une prise de position immédiate ? Comment parler de manière efficace des catastrophes en cours ? À quel type d'imaginaire faire recours pour rendre plus visibles et compréhensibles les risques du présent et de l'avenir ? La peur peut-elle être mobilisatrice ?

Depuis plus de 70 ans, le dispositif de la *Doomsday Clock* essaye de répondre à ces questions. Cette « horloge de l'apocalypse » ou « horloge de la fin du monde » tente de regarder le présent à partir d'un avenir catastrophique généralisé. À travers une métaphore temporelle, l'Horloge renvoie aux questions urgentes que l'humanité devrait aborder pour éviter de se rapprocher de « minuit », moment qui correspond symboliquement à la fin de la civilisation. Suivre les mouvements de l'Horloge signifie tenir compte des catastrophes effectives et événementielles, mais surtout de la manière dont l'humanité pense à son avenir. L'Horloge est le symbole d'une attitude qui s'efforce de penser la catastrophe non seulement comme une perturbation temporaire de la normalité, mais surtout comme une perspective concrète inscrite dans l'action humaine. Les catastrophes annoncées par l'Horloge sont liées à la capacité humaine de créer les conditions de son autodestruction. L'Horloge renvoie à la possibilité d'une apocalypse dépourvue de traits eschatologiques, dans le sens où elle

n'annonce pas le salut ultime, mais la destruction potentielle de la civilisation. Ainsi, ce dispositif étrange préfigure le scénario du pire – au niveau global – pour pouvoir en empêcher l'actualisation.

Nous voudrions montrer que l'Horloge peut être pensée comme un exemple concret de ce « catastrophisme éclairé » auquel renvoie le philosophe Jean-Pierre Dupuy dans son livre *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain* (2002). À partir d'une réflexion autour de la capacité humaine à s'autodétruire, Dupuy essaye de développer une attitude rationnelle capable de penser la catastrophe comme certaine, afin de produire un bouleversement dans le rapport au présent et de favoriser l'émergence de ces dynamiques qui empêcheront la réalisation du scénario apocalyptique. Notre hypothèse est que la *Doomsday Clock* incarne le catastrophisme préconisé par Dupuy, dans la mesure où elle tente de nous montrer la catastrophe comme un « destin que nous pouvons choisir d'éloigner de nous » (Dupuy, 2002, p. 63).

Dans un premier temps, nous allons retracer rapidement le contexte de création et l'évolution de l'Horloge, à travers quelques étapes historiques importantes. Deuxièmement, nous réfléchirons sur la nature « hybride » de l'Horloge, soulignant les enjeux impliqués. Troisièmement, nous reprendrons le concept de « catastrophisme éclairé » introduit par Dupuy. Enfin, dans un quatrième et dernier temps, nous essayerons de montrer pourquoi l'Horloge peut être considérée comme un exemple réussi de cette attitude catastrophiste « éclairée ».

I. De la bombe au « *new abnormal* » : une fin du monde sans fin

Le 10 décembre 1945, quelques mois après les bombardements atomiques d'Hiroshima et Nagasaki, paraissait aux États-Unis le premier numéro du *Bulletin of the Atomic Scientists of Chicago*, une *newsletter* devenue par la suite un magazine mensuel (et aujourd'hui bimensuel). Fondé à l'Université de Chicago par les physiciens Eugene Rabinowitch et Hyman Goldsmith avec la participation d'environ deux cents scientifiques impliqués dans la conception des ogives nucléaires du *Projet Manhattan*, le magazine se proposait d'explorer, clarifier et formuler les opinions et les responsabilités des scientifiques à propos des problèmes soulevés par l'emploi de l'énergie nucléaire, ainsi que d'éduquer le public à une pleine compréhension des problèmes scientifiques, technologiques et sociaux en lien avec le sujet¹.

Deux ans plus tard, l'artiste Martyl Langsdorf dessinait pour la couverture du numéro de juin du magazine la *Doomsday Clock*², une « Horloge de l'Apocalypse » dans laquelle minuit représentait la possibilité ultime d'une destruction liée à une guerre nucléaire globale. L'Horloge, qui allait désormais apparaître sur la couverture de chaque numéro, indiquait à cette occasion 23 h 53, soit minuit moins sept, plus pour

¹ Voir *Bulletin of the Atomic Scientists* 1945, vol. 1, n° 1, p. 1.

² Le nom de l'Horloge renvoie indirectement au *Domesday Book*, le *Livre du Jugement Dernier*, qui contenait le grand inventaire des propriétés et des ressources de l'Angleterre du XI^e siècle. Le nom du livre est lié au fait que les décisions des contrôleurs valaient comme des jugements définitifs et sans appel.

des raisons esthétiques et de design, comme l'a expliqué ensuite Langsdorf³, que pour un véritable « calcul » des menaces globales. Le choix d'une horloge, en particulier des dernières quinze minutes du cadran, devait traduire visuellement le travail d'information et de vulgarisation du *Bulletin* sur les risques atomiques à l'aube de la Guerre Froide, fournissant un symbole immédiatement reconnaissable et capable d'exprimer l'urgence des menaces. Dans le temps, ce symbole a été pris de plus en plus au sérieux par le *Bulletin*, qui a commencé, à partir de 1949, à expliquer de manière plus détaillée les mouvements de l'Horloge à travers un article dédié, le *Clock Statement*⁴.

Depuis 1947, les scientifiques du magazine ont continué d'annoncer l'heure à partir d'une évaluation collégiale des événements, des crises et des risques globaux susceptibles d'approcher ou d'éloigner l'humanité d'un événement catastrophique fatal. L'Horloge a été mise à jour vingt-quatre fois. Ainsi, en 1953, après une série de tests thermonucléaires de la part des États-Unis et de l'Union Soviétique, il manquait seulement deux minutes à minuit, le point plus proche de la « fin » au cours du xx^e siècle. En 1991, au contraire, l'Horloge recula jusqu'à 23 h 43 à la suite de la signature du traité de réduction des armes stratégiques, quelques mois avant la dislocation finale de l'URSS, montrant ainsi l'optimisme des scientifiques sur la capacité à entrer dans une époque de paix après la Guerre Froide. Toutefois, dans les années qui suivirent, l'Horloge se rapprocha à nouveau de minuit, en raison de la difficulté à mettre en place un processus effectif de dénucléarisation et de la fragilisation des rapports diplomatiques internationaux. Le constat d'une nouvelle instabilité globale allait s'aggraver après les attentats du 11 septembre 2001, qui contribuèrent à renouveler les craintes liées à une déstabilisation progressive de l'ordre global et à l'émergence du terrorisme.

Au cours du temps, le *Bulletin of the Atomic Scientists* a élargi son horizon à tout risque possible, au-delà des questions strictement liées au risque atomique. En particulier, ses évaluations se sont concentrées sur ces *disruptive technologies*⁵ (« technologies de rupture » en français), liées aux avancements dans le domaine des nanotechnologies, de la génétique et de l'intelligence artificielle, qui pourraient faire émerger des menaces importantes. Parmi les facteurs de risque pris en considération, on trouve aujourd'hui les *biothreats*, ces menaces biologiques qui incluent la possibilité d'événements pandémiques.

Depuis 2007, le changement climatique est explicitement pris en compte et représente désormais (avec le risque atomique) le facteur le plus important dans la mise à jour de l'Horloge. Ainsi, en 2010, le *Clock Statement* montrait un certain espoir

³ En français : « Martyl a réglé l'horloge originale à minuit moins sept parce que, a-t-elle dit, "cela me semblait bien" ». Voir : <https://thebulletin.org/doomsday-clock/faq/> [consulté le 30/03/21].

⁴ Les motivations sur les changements d'heure sont incluses dans le *Bulletin* sous forme d'article ou éditorial. À partir de 2010, le comité du *Bulletin* publie un texte séparé indépendant du magazine. Les *Clock Statements* sont disponibles sur le site du *Bulletin* : <https://thebulletin.org/doomsday-clock/past-statements/> [consulté le 30/03/21].

⁵ Voir le site du *Bulletin* : <https://thebulletin.org/disruptive-technologies/> [consulté le 30/03/21].

pour l'avenir, après la conférence sur le climat de Copenhague, tout en faisant la constatation suivante : « *We can no longer prevent global warming – it is upon us* »⁶ (*Clock Statement*, 2010). Depuis, les espoirs pour un changement de cap semblent s'être amoindris. En 2017 et 2018, à cause de l'attitude climato-sceptique du président Donald Trump et des risques renouvelés d'un conflit atomique (en particulier avec la Corée du Nord), l'Horloge a avancé à deux reprises, jusqu'à atteindre 23 h 58. Un an plus tard, en 2019, sans bouger les aiguilles de l'Horloge, le *Science and Security Board* du *Bulletin*⁷ constatait non seulement l'échec généralisé des accords climatiques (en particulier de Paris 2015), mais surtout une dangereuse prolifération de *fake-news* et une « *intentional corruption of the information ecosystem on which modern civilization depends* »⁸ (*Clock Statement*, 2019, p. 2). Les échecs sur les plans atomique et climatique, couplés à la montée d'une certaine irrationalité dans le dialogue international, marqueraient l'entrée dans une situation globale inédite qu'on peut appeler « *new abnormal* » (*Clock Statement*, 2019, p. 3) : une situation intenable et extrêmement dangereuse, ayant déjà engendré des victimes et des dégâts au niveau global, mais qui ne semble pas susciter une réponse proportionnée et efficace de la part des forces sociales, politiques et économiques.

Depuis janvier 2020, l'Horloge marque 100 secondes avant minuit :

« *We move the Clock toward midnight because the means by which political leaders had previously managed these potentially civilization-ending dangers are themselves being dismantled or undermined, without a realistic effort to replace them with new or better management regimes* »⁹ (*Clock Statement*, 2020, p. 8).

Ce diagnostic n'a fait que s'aggraver avec la pandémie de COVID-19, qui a accentué la fragilité de nos sociétés, montré les difficultés des gouvernements à gérer la crise sanitaire et favorisé la propagation d'infoc et d'informations fallacieuses, parfois mortelles¹⁰. Toutefois, en janvier 2021, l'heure de l'Horloge n'a pas changé.

⁶ En français : « nous ne pouvons plus prévenir le réchauffement global – il est à nos portes ».

⁷ Constitué par un groupe de scientifiques et experts de prestige international. Voir : <https://thebulletin.org/about-us/science-and-security-board/>.

⁸ En français : « une corruption délibérée de l'écosystème informationnel duquel dépend la civilisation moderne ».

⁹ En français : « Nous déplaçons les aiguilles de l'Horloge vers minuit parce que les moyens par lesquels les dirigeants politiques avaient auparavant géré ces dangers potentiellement de fin de civilisation sont eux-mêmes démantelés ou sapés, sans un effort réaliste pour les remplacer par de nouveaux ou de meilleurs régimes de gestion ».

¹⁰ Le *Clock Statement* 2021 reprend le terme « infodémie » employé par l'Organisation Mondiale de la Santé, comparant les informations fausses à des agents pathogènes potentiellement mortels. Voir la déclaration de l'OMS : <https://www.who.int/fr/news/item/23-09-2020-managing-the-covid-19-infodemic-promoting-healthy-behaviours-and-mitigating-the-harm-from-misinformation-and-disinformation> [consulté le 30/03/21].

En effet, le comité du *Bulletin* a choisi de voir dans la pandémie un possible « signal d'avertissement » (« *wake-up call* ») pour les gouvernements de tout le monde. Dans ce sens, le *Clock Statement 2021* nous rappelle que la crise liée à la COVID-19 ne peut pas être pensée comme une simple anomalie, mais plutôt comme une annonce des catastrophes à venir et déjà en cours (*Clock Statement*, 2021, p. 9). Ainsi, pour le comité du *Bulletin*, la pandémie lancerait un appel ultérieur aux institutions politiques pour lutter contre le spectre des menaces (nucléaires, climatiques, etc.) que l'Horloge annonce depuis longtemps.

II. Un dispositif hybride, entre modernité réflexive et équilibres géopolitiques

L'Horloge soulève beaucoup de questions, tant d'un point de vue historique que conceptuel. Née à l'aube de la Guerre Froide, elle hérite en effet des contradictions de son époque, ses créateurs étant ces mêmes scientifiques qui, en poursuivant la paix, avaient contribué à ouvrir la « boîte de Pandore » de l'atome, devenant indirectement complices des bombardements d'Hiroshima et Nagasaki, et de l'entrée dans une époque de tension globale.

En ce sens, on peut reprendre rapidement le concept de « modernité réflexive » (Beck, 1986, p. 335), introduit par le sociologue Ulrich Beck, pour analyser le contexte de création de l'Horloge et son fonctionnement. Pour l'auteur de *La société du risque* (1986), nous sommes entrés dans une nouvelle phase de la modernité, dite « réflexive », qui s'intéresse désormais aux conditions d'existence et de survie de la société, à travers une tentative de calcul et neutralisation des risques hétérogènes qui menacent l'existence et la stabilité. Pour Beck, ces risques ne viennent pas de l'extérieur, mais sont reconnus comme « le produit global de la machinerie industrielle du progrès, et ils sont systématiquement amplifiés par la poursuite de son développement » (Beck, 1986, p. 40). La modernité réflexive correspond donc au moment dans lequel les effets induits par le développement technologique et industriel émergent de manière plus évidente et obligent les sociétés à développer des stratégies pour les gérer et pour en minimiser les dégâts. En suivant cette logique, la *Doomsday Clock* peut être pensée comme un dispositif symbolique qui – après les désastres atomiques et les horreurs de la première partie du xx^e siècle – essaye de développer des mécanismes pour comprendre, interpréter et neutraliser les risques inédits liés au complexe militaro-industriel moderne. L'Horloge met donc en place un « calcul » des risques (atomiques, climatique, biologiques, géopolitiques, etc.) dans le but de rendre plus facile le travail de compréhension des menaces de la part de l'opinion publique, pour qu'elle puisse exercer éventuellement une pression sur les choix politiques.

Cette tentative de sensibilisation à travers le calcul des risques répond aussi à une volonté de repenser les implications politiques et sociales de la science, dans une époque où la science « devient cause (partielle), médium de définition et source de solution des risques » (Beck, 1986, p. 341). En effet, les mouvements de l'Horloge dépendent du travail éditorial du *Bulletin*, espace dans lequel une communauté de

scientifiques et d'experts se confronte à des questions controversées d'intérêt international. Le magazine conjugue le travail d'information et vulgarisation avec une dimension plus politique, dans la mesure où il n'hésite pas à passer d'un plan descriptif et analytique à un plan normatif, en produisant des recommandations concrètes et des appels pour le monde politique¹¹. L'activité du *Bulletin* a toujours été marquée par une attention constante portée à l'évolution géopolitique mondiale, notamment aux avancées technologiques et militaires des puissances globales. Attentif à cette dimension géopolitique, le *Bulletin* ne cherche pas à développer des scénarios utopiques, mais tente de construire un dialogue fertile avec l'opinion publique et les institutions politiques, en proposant des solutions en ligne avec les possibilités concrètes de chaque époque. En 1953 par exemple, Eugene Rabinowitch écrivait que les possibilités d'une élimination totale des armements atomiques s'étaient radicalement amoindries et reconnaissait que la voie la plus réaliste face aux menaces soviétiques consistait en une consolidation de la puissance militaire du bloc occidental (Rabinowitch, 1953, p. 298). De la même manière, on ne trouve pas dans le *Bulletin* une condamnation *a priori* de l'emploi de l'énergie nucléaire pour des fins civiles¹², mais plutôt un débat et une exploration des alternatives. De ce point de vue, l'objectif principal du magazine n'est pas de proposer des solutions toutes faites, mais de faire des propositions et d'encourager un débat entre les différents acteurs de la politique, de la société civile et de l'innovation technologique.

Ce débat commence dans les pages du *Bulletin* et continue dans les mouvements de l'Horloge, à laquelle est confiée la tâche de communiquer de manière efficace et immédiate les inquiétudes partagées par les contributeurs du magazine. Ainsi, la *Doomsday Clock* apparaît comme un dispositif « hybride », entre performance artistique et « baromètre » géopolitique, qui se présente à la fois comme index « objectif » du niveau de danger auquel l'humanité est exposée et, en même temps, comme capteur et amplificateur de la conscience collective. L'Horloge tente d'établir une équivalence entre données incommensurables, faisant converger *sub specie temporis* les risques atomiques et l'attention de l'opinion publique, les menaces du réchauffement climatique et les intentions/actions des institutions. De la même manière, les textes qui accompagnent les changements d'heure ne se limitent pas à compter la quantité d'ogives nucléaires présentes dans le monde ou les niveaux de pollution, mais « mesurent » la situation géopolitique, tenant compte des efforts des gouvernements, des institutions, des citoyens et de la recherche scientifique elle-même pour gérer ces questions. En 1991, par exemple, l'éloignement des aiguilles de minuit ne dépendait pas d'un processus effectif de dénucléarisation, mais exprimait plutôt

¹¹ Le cofondateur du *Bulletin*, Eugene Rabinowitch, avait déjà signé en juin 1945 le *Franck Report*, un rapport qui déconseillait l'emploi de la bombe atomique contre le Japon et proposait une « démonstration » de la bombe en un lieu isolé pour en montrer l'indésirabilité et éviter une course aux armements.

¹² Voir par exemple l'article « Gwyneth Cravens : Why nuclear power should play a greater role in the response to climate change », *Bulletin*, vol. 71(6), 2015, p. 45-51.

une « conviction that the world was changing in fundamental and positive ways »¹³ (*Clock Statement*, 1991). Aujourd'hui, de la même manière, le pessimisme exprimé par l'Horloge dépend surtout du constat que les forces politiques majeures semblent sous-estimer la lutte contre les risques existentiels, en contribuant dans certains cas à une mise en question du savoir scientifique.

Ce dispositif ne peut donc pas être considéré comme un instrument de mesure qui restitue de manière objective des données et des chiffres. L'Horloge n'est pas « neutre », non seulement car elle dépend de la sensibilité et de la vision du monde des acteurs humains, mais surtout car elle présente une interprétation « catastrophiste » du présent. En raison de cette attitude, elle semble s'écarter en partie de cette logique d'assurance contre le risque décrite par Beck. En effet, l'Horloge met à mal une certaine volonté de maîtrise de l'avenir qui caractérise les sociétés contemporaines. Celles-ci cherchent, comme l'a montré Beck, à neutraliser les risques à travers des mécanismes de compensation et minimisation des tendances destructives du progrès technologique. L'Horloge, au contraire, cherche à souligner l'incontrôlabilité, voire l'inévitabilité de certaines menaces. Sa performance se déploie donc sur un niveau différent par rapport à la pure gestion des effets induits, car elle renvoie à une menace radicale de destruction, au-delà de toute possibilité de calcul¹⁴. Son but n'est pas de rassurer, mais plutôt d'imaginer le dépassement du point de non-retour pour provoquer une rupture dans le fonctionnement de nos sociétés.

Il est nécessaire donc d'analyser le catastrophisme de l'Horloge à la lumière de ce lien constitutif entre la dimension « réflexive » et la radicalité du message apocalyptique. Les éditeurs du *Bulletin* reprennent ce message apocalyptique en mettant en arrière-plan la nature divine du jugement final au profit d'un récit dans lequel l'humain devient, en raison de sa puissance technologique, juge et partie. Le renouvellement de ce récit apocalyptique, qui ne cesse de charmer et d'attirer l'attention d'un public hétérogène¹⁵, représente à la fois le point le plus intéressant et problématique pour notre analyse. Lorsqu'une communauté scientifique décide de parler le langage de l'apocalypse, des questions et des problèmes se posent. Comment conjuguer le choix d'un langage catastrophiste avec la prétention d'éduquer et d'informer la société à partir d'une certaine rationalité scientifique ? L'activité scientifique est-elle compatible avec une attitude qui semble d'une certaine manière vouloir prédire l'avenir, annonçant sa dimension apocalyptique ? Ces questions, qui ne se posent pas

¹³ En français : « une conviction que le monde était en train de changer de manière fondamentale et positive ».

¹⁴ Pour un retour critique sur de la notion de risque développé par Beck voir D. BOURG *et al.*, *Du risque à la menace. Penser la catastrophe*, PUF, 2013.

¹⁵ On ne compte pas les fictions littéraires et cinématographiques apocalyptiques ou postapocalyptiques. Voir J.-P. ENGÉLIBERT, *Fabuler la fin du monde. La puissance critique des fictions d'apocalypse*, La Découverte, 2019. Les discours autour de l'effondrement récemment médiatisés en France évoquent également des scénarios apocalyptiques.

uniquement pour l'activité du *Bulletin*¹⁶, sont reprises et reformulée par Jean-Pierre Dupuy, qui s'interroge sur la possibilité de fonder rationnellement le catastrophisme.

III. Quel catastrophisme ?

L'attitude catastrophiste de la *Doomsday Clock* ne correspond pas à un pessimisme irrationnel ni à une forme de fatalisme injustifié. Comme nous l'avons vu, l'Horloge se présente comme le résultat d'une observation du monde de la part d'une communauté qui regroupe scientifiques et experts de plusieurs domaines et disciplines. Il s'agit donc d'un catastrophisme rationnellement motivé, qui adopte le point de vue de la « fin » pour mieux éclairer des phénomènes et événements complexes.

Pour ces raisons, en reprenant le concept introduit par le philosophe Jean-Pierre Dupuy, nous voudrions nous demander si l'Horloge peut être considérée comme un exemple de « catastrophisme éclairé ». En formulant ce concept, notamment dans le livre *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain* (2002), Dupuy s'interrogeait sur la possibilité de concilier rationalité et catastrophisme de manière cohérente, dans le but de mener une réflexion sérieuse sur le destin d'une humanité de plus en plus exposée à des dangers inédits. Dans la perspective de Dupuy, il ne s'agit pas uniquement de rendre compte d'une inquiétude existentielle diffusée, mais surtout de repenser certains concepts, comme celui de « risque » et de « destin », dans le but de développer une stratégie concrète pour prendre conscience des catastrophes possibles.

Le point de départ de l'auteur est le constat que l'humanité est désormais capable de s'auto-détruire, de manière directe ou indirecte, avec des moyens technologiques ou à travers une compromission progressive des conditions de survie (Dupuy, 2002, p. 17). En reprenant le concept de « contre-productivité » introduit par Ivan Illich (Illich, 1975), Dupuy inscrit sa réflexion dans le cadre d'une critique du système technicien, montrant les contradictions d'un mode de développement économique qui semble incapable de justifier les dégâts sociaux qu'il produit. C'est dans ce contexte qu'il réfléchit à la « sensibilité » des sociétés contemporaines aux menaces de l'avenir. Ces menaces sont de plus en plus le fruit d'un entrelacement entre action humaine et phénomènes naturels :

« Risques endogènes ou exogènes ? Endogènes sans aucun doute, puisque ce sont bien les actions des Hommes qui en sont la source, mais simultanément exogènes, car la menace se présente comme venant d'ailleurs » (Dupuy, 2002, p. 63).

¹⁶ Les annonces catastrophistes de la part des institutions scientifiques sont de plus en plus fréquentes. Le 20 février 2020, mille scientifiques de toutes disciplines ont dénoncé dans une tribune du *Monde* l'inaction des gouvernements face aux changements climatiques et invité la société à des formes de désobéissance civile (*Le Monde*, « L'appel de 1000 scientifiques : "Face à la crise écologique, la rébellion est nécessaire" », 20/02/2020).

Cette difficulté de comprendre la nature des menaces qui traversent nos sociétés, produit des situations intenable et empêche de penser la catastrophe de manière efficace, tant sur un plan conceptuel que pratique. Comme le souligne Dupuy, il s'agit d'un processus qui rend quasiment impossible de concevoir et accepter la catastrophe avant qu'elle ne se produise : « Nous tenons la catastrophe pour impossible dans le même temps où les données dont nous disposons nous la font tenir pour vraisemblable et même certaine ou quasi certaine » (Dupuy, 2002, p. 142). La question, qui n'est pas nouvelle, est donc avant tout celle de l'écart entre savoir et croyance, entre connaissance et action, entre la compréhension du monde et les manières de vivre et d'agir qui en découlent : « nous ne croyons pas à ce que nous savons » (Dupuy, 2002, p. 142). Paradoxalement, la catastrophe peut alors être prédite comme certaine dans un avenir proche et, en même temps, être perçue comme peu crédible, improbable. La catastrophe est d'une certaine manière déjà présente dans les faits (comme dans le cas du réchauffement climatique), mais nous n'arrivons pas à croire à ses promesses de destruction.

Cet écart entre savoir et croyance n'aurait pas uniquement des racines psychologiques, mais serait lié concrètement à la difficulté de remettre en question nos modes de vie et de production, surtout en raison de la complexité d'un système technologique et économique qui crée des situations de verrouillage. Par exemple, la difficulté de s'émanciper de la dépendance des combustibles fossiles, à travers l'exploitation d'autres formes d'énergie, demande non seulement du temps et des investissements considérables, mais aussi la participation et la coordination des différents acteurs socio-économiques. Même si un changement est possible, sa complexité rend difficile une projection positive vers le futur et favorise des solutions de facilité, qui s'occupent des symptômes sans toucher le cœur et les causes des problèmes¹⁷. La difficulté d'élaborer des alternatives peut mener ainsi à se résigner à l'intolérable et à accepter cette situation intenable de « nouvel anormal » diagnostiquée par les rédacteurs du *Bulletin of the Atomic Scientists*.

Dans l'analyse de Dupuy résonnent les positions de Günther Anders, qui conduisait cet écart entre savoir et croyance au récit omniprésent du progrès. Selon le philosophe allemand, la tendance de la modernité à présenter l'histoire comme une suite ininterrompue et linéaire d'améliorations de la condition humaine aurait contribué à exclure de l'horizon historique la possibilité d'une interruption ou d'une fin « apocalyptique » (Anders, 1956, p. 308). Ainsi, pour nos sociétés, accoutumées au discours du progrès, il serait difficile sinon impossible de prendre au sérieux la possibilité d'une régression de la civilisation ou d'un événement catastrophique radical. Dans la réflexion de Dupuy, on retrouve implicitement aussi le concept de « supraliminarité » introduit par Anders pour décrire un événement qui transcende les possibilités de compréhension de la part de l'Homme : « certains événements

¹⁷ Par exemple, au lieu de remettre en question un certain mode de production très polluant, on a la tendance à proposer des solutions de compensation et limitation des dégâts (comme les technologies de captage et de stockage du CO₂).

sont si incalculablement grands qu'ils excèdent la dimension historique » (Anders, 1956, p. 292). La bombe atomique s'inscrit dans ce contexte de « supraliminarité », dans la mesure où son existence et ses effets sont trop « grands » et complexes pour qu'on puisse les concevoir rationnellement : au-delà d'un certain seuil, l'être humain est incapable de se représenter correctement les effets néfastes d'une explosion atomique, ni d'imaginer la possibilité d'une autodestruction de l'humanité à cause d'une guerre atomique¹⁸. Ce concept semble bien décrire aujourd'hui la difficulté de prendre conscience de la gravité des changements climatiques en cours : leur nature complexe et les scénarios indésirables que ces changements impliquent sont tels que l'être humain, tant sur un plan individuel que collectif, semble avoir du mal à élaborer des représentations à la hauteur de l'événement¹⁹. L'humanité se trouverait ainsi figée dans une situation d'« aveuglement face à l'apocalypse » (Anders, 1956, p. 261), qui paralyse toute capacité d'action et de réponse proportionnée. Autrement dit, comme le souligne aussi Dupuy, le développement technique a façonné nos sociétés et introduit des nouvelles menaces existentielles, mais ce processus n'a pas été accompagné par une évolution de la pensée humaine : « nous avons acquis les moyens de détruire la planète, mais nous n'avons pas changé nos façons de penser » (Dupuy, 2002, p. 87).

Dans ce sens, le catastrophisme éclairé se développe à partir du constat de cet écart, et se présente comme un remède (imparfait) pour construire une ligne d'action et de pensée adaptée à notre époque :

« Il s'agit de faire comme si on avait affaire à une fatalité, afin de mieux en détourner le cours. Le malheur est notre destin, mais un destin qui n'est tel que parce que les Hommes n'y reconnaissent pas les conséquences de leurs actes. C'est surtout un destin que nous pouvons choisir d'éloigner de nous » (Dupuy, 2002, p. 63).

Il ne s'agit pas de vouloir prévoir le futur, tâche impossible par définition, mais d'envisager le scénario du pire, celui de la catastrophe : « il faut la rendre inéluctable » (Dupuy, 2002, p. 164). La démarche du catastrophisme éclairé consiste alors à fixer le regard sur la catastrophe, qui constitue un destin détestable, pour pouvoir l'éviter. Nous pouvons ajouter qu'il ne s'agit pas d'un regard désintéressé et abstrait, mais d'un regard engagé, qui doit savoir solliciter l'existence dans son entièreté. Pour ces raisons, Dupuy insiste sur la nature « détestable » de la catastrophe, renvoyant ainsi implicitement à une nécessaire alliance de la raison avec la capacité humaine de

¹⁸ Anders parle également de « supraliminarité » pour décrire ces catastrophes qui ont déjà eu lieu, comme celles d'Hiroshima et Nagasaki, qui restent « inaccessibles » aux personnes mêmes qui les ont vécues, incapables de les décrire et de les métaboliser. Pour un approfondissement du concept voir aussi *Face à l'effondrement. Militer à l'ombre des catastrophes* (Semal, 2019, p. 281-287).

¹⁹ Pour un approfondissement autour du lien entre le discours atomique et écologique voir H.-S. AFEISSA, *La fin du monde et de l'humanité. Essai de généalogie du discours écologique*, PUF, 2014.

« sentir » : croire à la catastrophe c'est sentir qu'elle est vraisemblable, la percevoir comme imminente.

Dans cette perspective, l'auteur reprend l'« heuristique de la peur » de Hans Jonas (Jonas, 1995), laquelle ne consiste pas à renoncer à la raison au profit d'un flot de sentiments confus, mais précisément « à faire d'une peur simulée, imaginée, le révélateur de ce qui a pour nous valeur incomparable » (Dupuy, 2002, p. 94). La peur est donc mise au service de la raison et mène Dupuy à réévaluer le rôle des « prophètes du malheur » dans nos sociétés : contrairement aux prophètes bibliques, le but des prophètes contemporains serait, paradoxalement, de « faire une prévision pour qu'elle ne se réalise pas » (Dupuy, 2002, p. 167). La tentative de Dupuy est donc de réhabiliter la peur, ou au moins certaines de ses manifestations, comme un moyen pour réactiver la capacité de l'être humain d'imaginer son avenir à l'ombre des catastrophes²⁰. C'est le sentiment de la peur, dans ce sens, qui permettrait au discours catastrophiste de passer d'un plan abstrait et théorique à un plan plus pratique, où la catastrophe n'est plus une simple possibilité, mais est vécue et perçue comme imminente.

Le sentiment de la peur jouerait alors un rôle important dans le rapport à la temporalité des catastrophes. Lorsqu'elle stimule la capacité humaine de prévoir l'avenir, la peur permettrait en effet de quitter une vision linéaire du temps, qui va du présent à l'avenir, au profit d'une conception dans laquelle l'avenir catastrophique est déjà ressenti comme actuel. Ainsi, pour Dupuy, le catastrophisme éclairé peut fonctionner s'il arrive à mettre en place une temporalité inversée : pour penser la catastrophe, il faudrait parvenir à concevoir le passé et le futur à l'intérieur d'une boucle dans laquelle futur et passé « se déterminent réciproquement » (Dupuy, 2002, p. 191). L'avenir cesserait ainsi d'être constitutivement ouvert, mais prendrait la forme d'un destin fatal. Comme le dit l'auteur, le catastrophisme éclairé consiste alors à prévenir la catastrophe « dans le souvenir que nous avons d'elle » (Dupuy, 2002, p. 184). La vision détestable de cet avenir, pensé comme fixe et inévitable (comme s'il avait déjà eu lieu), pourrait déclencher alors des réactions et des anticipations capables d'agir causalement sur le présent, en créant les conditions pour que la catastrophe n'advienne pas.

IV. L'Horloge, une incarnation réussie du catastrophisme éclairé ?

Notre propos est d'essayer d'interpréter le fonctionnement de l'Horloge à partir de ces éléments brièvement résumés. Nous proposons de voir dans l'Horloge un symbole qui incarne, en lui donnant une forme précise, le catastrophisme préconisé par Dupuy²¹. Notre hypothèse est que l'Horloge représente une concrétisation du

²⁰ Pour Anders, de manière similaire, il s'agissait de réactiver la capacité humaine d'« angoisser » face aux menaces de fin du monde (Anders, 1956, p. 294)

²¹ Dupuy a réfléchi brièvement sur l'Horloge dans l'article « La menace écologique, un défi pour la démocratie » (Dupuy, 2009).

catastrophisme éclairé, dans la mesure où elle donne de la « chair » à une posture qui resterait autrement encore très théorique.

Ce rapprochement entre l'Horloge et le catastrophisme éclairé peut être justifié en reprenant au moins trois des éléments de la posture de Dupuy. Il nous semble en effet que l'Horloge représente une tentative de réduire et dépasser l'écart entre savoir et croyance diagnostiqué par Dupuy ; qu'elle fonde son fonctionnement à la fois sur une démarche rationnelle et sur le recours à l'heuristique de la peur ; qu'enfin, elle renvoie à une temporalité différente dans laquelle l'avenir a une influence importante sur le présent.

Premièrement, il nous semble que la création de l'Horloge est explicitement liée à l'effort de combler le décalage entre savoir et croyance, notamment entre les possibilités connues d'une destruction généralisée et la perception abstraite de ces menaces de la part des citoyens et des institutions. L'Horloge se confronte en effet à l'écart entre savoir et croyance évoqué par Dupuy et essaye de fournir un remède à la « supraliminalité » à travers le recours à l'imaginaire de la fin du monde.

D'un côté, cette représentation temporelle et visuelle de la « fin du monde » répond à l'exigence de mettre en place une communication efficace sur des menaces hétérogènes qui finissent par constituer un état d'« anomalie », dans lequel les dangers sont tolérés et acceptés passivement²². L'Horloge joue le rôle de médiateur entre la complexe et parfois inintelligible galaxie des menaces et la société, qui n'est pas toujours prête ou compétente pour percevoir et juger les risques auxquels elle est exposée. Dans ce sens, par exemple, elle peut être comparée aux courbes exponentielles qui peuplent désormais toute étude ou rapport relatif au réchauffement climatique ou à la perte de la biodiversité²³. Toutefois, contrairement à ces courbes, l'Horloge se détache d'une logique purement scientifique, renvoyant plus explicitement à une dimension esthétique qui devrait pouvoir mieux toucher la sphère émotionnelle. En effet, l'Horloge ne vise pas immédiatement à donner des informations, pas comme une horloge normale : sa fonction première est celle de provoquer un choc et transmettre de manière efficace une sensation d'urgence. Ce qui est en jeu, finalement, c'est la réactivation de la capacité humaine d'imaginer l'avenir au-delà de ces discours, institutionnels ou économiques, qui continuent à penser l'avenir dans la perspective d'un progrès linéaire. L'Horloge vient chambouler ces croyances collectives sur le maintien du *statu quo*, dans l'effort de déclencher une réaction qui mènera potentiellement à une mobilisation et à un engagement. Une réaction qui doit passer avant tout à travers un renouvellement de l'imaginaire social, entre élan utopique vers l'avenir et critique du réel (Ricoeur, 1984). Ainsi, la *Doomsday Clock* semble

²² Comme l'a souligné Beck, dans la société du risque « le danger prolifère derrière les murs de l'indifférence » (Beck, 1986, p. 84).

²³ Par exemple dans le cadre des rapports du GIEC, le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat créé en 1988 en vue de fournir des évaluations détaillées de l'état des connaissances scientifiques, techniques et socio-économiques sur les changements climatiques, leurs causes, leurs répercussions potentielles.

répondre à la tâche évoquée par Günther Anders (et présente chez Dupuy) d'« éduquer l'imagination morale », c'est-à-dire le fait d'« ajuster la capacité et l'élasticité de notre imagination et de nos sentiments à la disproportion de nos propres produits et au caractère imprévisible des catastrophes que nous pouvons provoquer » (Anders, 1956, p. 304). Elle peut donc être pensée non seulement comme une incarnation précise de l'imaginaire de la fin, mais surtout comme une caisse de résonance médiatique pour l'imaginaire collectif, à travers laquelle mieux percevoir et comprendre les défis urgents du présent.

D'un autre côté, cet effort de combler l'écart entre savoir et croyance implique une remise en question du rapport entre le savoir scientifique, la production technologique et la société. Le point de vue de l'Horloge est en effet celui d'une communauté scientifique qui ne se limite pas à faire de la recherche sur les risques globaux, mais porte des jugements de valeur sur le monde et propose une critique de la civilisation. Avec la création de la bombe atomique et les innovations technologiques, les scientifiques sont désormais investis d'une responsabilité inédite, dans la mesure où ils participent directement ou indirectement à la production des menaces. Cette responsabilité implique ainsi une remise en question du statut de la science et rend nécessaire un renouvellement des efforts de communications avec la société. Comme cela fut observé à l'occasion des 70 ans d'activité du *Bulletin*, « contributors to the Bulletin have expressed their responsibility as scientists not by ignoring or denying the political dimensions of science, but by comprehending and wrestling with them »²⁴ (Kaiser et Wilson, 2015, p. 16). De ce point de vue, l'Horloge peut être pensée comme le moyen à travers lequel une communauté scientifique essaie de comprendre la dimension politique et les implications sociales de son travail. L'Horloge essaie de repenser l'antagonisme entre rationalité scientifique et sociale (Beck, 1985, p. 106), en affirmant la nécessité d'un dialogue constant entre les deux sphères (donc d'une certaine manière entre le savoir des experts et les raisons des non-experts). Ce dialogue est rendu nécessaire par l'urgence de la situation, mais aussi pour réinterroger le statut de la science, qui semble souffrir d'une perte de confiance aux yeux de la société²⁵.

L'Horloge essaie de répondre à ces questions en reconnaissant à la fois que toute avancée scientifique a une portée politique (et mérite donc une discussion publique), et que toute action sociale déconnectée du savoir scientifique risque de mener à la catastrophe, favorisant des formes dangereuses de négationnisme et de complotisme (face aux changements climatiques, face aux futures menaces pandémiques,

²⁴ En français : « les contributeurs du *Bulletin* ont exprimé leur responsabilité en tant que scientifiques non pas en ignorant ou en niant les dimensions politiques de la science, mais en les comprenant et en luttant avec elles ».

²⁵ Même la crise sanitaire causée par la pandémie, dans laquelle les experts ont eu un rôle de premier plan, ne semble pas avoir valorisé le rôle de la science, provoquant des nouvelles formes de défiance citoyenne. On a pu parler de « crise de l'institution scientifique », voir : <https://theconversation.com/le-covid-19-revele-une-crise-de-linstitution-scientifique-135074> [consulté le 30/03/21].

etc.). Autrement dit, sans ce dialogue, l'écart entre savoir et croyance décrit par Dupuy risquerait d'augmenter, provoquant des fractures ultérieures au sein de la société. La tentative du *Bulletin* de réduire cet écart passe à travers la médiation de l'Horloge, qui permet une ouverture de la rationalité scientifique à la complexité des imaginaires collectifs.

Deuxièmement, la tentative de communiquer les menaces existentielles et de réduire leur « invisibilité » passe à travers la mobilisation d'un langage apocalyptique qui conjugue peur et rationalité. L'Horloge nous dit en effet qu'il est aujourd'hui « rationnel » d'être catastrophistes, comme dans la perspective de Dupuy. Ainsi, en faisant coïncider minuit avec la fin du monde, elle vise à toucher l'imaginaire collectif en évoquant explicitement une atmosphère de mort et d'obscurité. Les *Clock Statements* contribuent à nourrir cette atmosphère, à travers une « *scare propaganda* »²⁶ délibérée (Rabinowitch, 1953, p. 294) qui n'hésite pas à répéter à chaque fois que « *the Clock is ticking* », que « *the world scene is still ominously dark* » (*Clock Statement* 1960) et que la seule alternative viable reste celle entre « *One World or None* »²⁷ (*Clock Statement* 1980). Pour reprendre les mots du fondateur Eugene Rabinowitch, il s'agit de « *frighten men into rationality* », « effrayer les Hommes dans la rationalité ». Idéalement, cette peur n'est pas une fin en soi, mais un moyen que la raison emploie pour apprendre à croire et voir la complexité du réel. Autrement dit, l'Horloge, dans son but déclaré d'informer et d'éduquer, voudrait « nous apprendre à avoir peur ». Dans ce sens, comme dans tout discours apocalyptique, les scientifiques du *Bulletin* semblent jouer le rôle de « prophètes du malheur », en interprétant les événements et les situations qui se produisent dans le monde comme des « signes » qui confirment la proximité de la fin ou de la rédemption. Nous avons affaire toutefois à des prophètes qui ne révèlent pas la volonté divine, mais plutôt, à travers la science, révèlent ce que les « faits » demandent de révéler, comme si ces faits n'étaient plus assez loquaces pour pouvoir se manifester tout seuls (Vuori, 2010, p. 263). Ainsi, cette stratégie qui a recours à la peur et au langage apocalyptique réinscrit les émotions au cœur de la sphère politique, en reconnaissant leur rôle incontournable dans l'action individuelle et collective. De cette manière, les émotions, de l'angoisse à l'espoir, de la peur au désir, ne sont plus quelque chose à bannir dans l'effort de penser le futur rationnellement, mais ce qui permet justement de donner de la profondeur et de la consistance à cet effort.

Troisièmement, le recours au langage de la peur est accompagné d'une référence précise à la temporalité qui contribue à donner un poids spécifique et non abstrait à cette peur. Le choix d'une l'horloge n'est pas fortuit. Comme l'avait souligné Lewis Mumford, l'horloge mécanique peut être considérée comme une des inventions-clé de la révolution industrielle, qui a « dissocié le temps des événements humains et contribué à la croyance en un monde scientifique indépendant, aux séquences mathématiques mesurables » (Mumford, 1934, p. 38). Cette dissociation

²⁶ En français : « une propagande alarmiste » ou « une propagande de la peur ».

²⁷ En français : « l'Horloge tourne » ou « le temps presse », « la scène du monde est encore sinistre et inquiétante », « Un monde ou aucun ».

n'est pas sans lien avec les horreurs évoquées par la *Doomsday Clock*, effets d'une volonté prométhéenne de maîtriser le temps et l'espace. Objet-symbole de la modernité qui a contribué à la standardisation et l'optimisation du temps de travail et de vie, l'horloge mécanique a joué un rôle central dans le processus de synchronisation entre les différentes zones géographiques. Cette synchronicité concerne désormais avant tout l'exposition généralisée de l'humanité à la possibilité d'une annihilation. Ainsi, le choix d'une horloge de la part des éditeurs du *Bulletin* rend compte de cette synchronicité et rajoute au discours apocalyptique un caractère concret et immédiatement accessible, qui ne tient pas compte des « heures locales » : celles-ci perdent leur importance face aux événements ubiquitaires comme le changement climatique ou le risque atomique. Les menaces que l'Horloge nous montre ne modifient pas uniquement la manière de vivre les espaces, mais marquent également l'entrée dans un « délai » (Anders, 2007) qui anticipe la fin d'une humanité désormais obligée à avancer dans une temporalité compromise. Comme l'a observé Karen Barad, « les aiguilles du temps se sont lentement dirigées vers le minuit de l'existence humaine et plus qu'humaine, avançant sans ne plus avancer » (Barad, 2016, p. 64-65). Au xx^e siècle, le temps a été brisé par le déchaînement des déflagrations nucléaires, tout comme les horloges d'Hiroshima qui sont restées fixées pour toujours à 08h15, heure du bombardement. L'activité de l'Horloge semble s'inscrire précisément au sein de cette mutation de la temporalité : ses aiguilles avancent dans un temps dont la linéarité et la fluidité ont été interrompues par les horreurs atomiques du passé et les promesses de destruction de l'avenir.

On peut donc voir dans l'Horloge une tentative de repenser la temporalité des catastrophes et de mettre en place cette différente attitude existentielle au temps décrite par Dupuy, qui consiste à fixer le regard sur la catastrophe pour déclencher un processus qui vise à en empêcher la réalisation. Cette attitude est rendue possible en particulier par le choix d'amplifier la sensation d'imminence à travers un compte à rebours : la *Doomsday Clock* ne se limite pas à marquer l'heure, mais elle insiste sur le temps qui reste, sur le « délai » à disposition de l'humanité. Son compte à rebours, qui rappelle celui qui précède les explosions nucléaires, répond à la nécessité de maintenir les esprits dans un état de « veille », en obligeant les regards collectifs à se fixer sur la catastrophe finale et regarder le présent avec et à travers elle. Il y a donc une volonté de changer la perspective temporelle, sans pourtant provoquer des formes de défaitisme ou de fatalisme démobilisant : l'insistance sur la peur et sur la fin permettent de mieux comprendre la catastrophe qui vient, mais les potentiels mouvements de l'Horloge vers l'arrière rappellent que le temps peut encore être « suspendu » et qu'en définitive l'être humain est le principal responsable des accélérations ou décélérations de l'Horloge. Un des slogans du *Bulletin* de ces dernières années, qui résume son attitude catastrophiste, était « *Turn Back the Clock* ». Cette inversion n'est possible que si on tient compte du fait que chaque seconde de la *Doomsday Clock* est « dense », étant le fruit d'un réseau complexe d'agencements sociotechniques, politiques et émotifs : contrairement à l'écoulement linéaire du temps des horloges

mécaniques, minuit pourrait ne pas arriver sur le cadran de l'Horloge, à condition de penser constamment cette fin du monde comme inéluctable (pour l'empêcher).

Pour ces trois raisons, on peut effectivement penser la *Doomsday Clock* comme un exemple de catastrophisme éclairé. Un exemple, ajoutons-nous, particulièrement réussi, en raison de sa capacité à évoluer au rythme des menaces émergentes. Si le catastrophisme de Dupuy se développe sur un plan théorique, la *Doomsday Clock* nous fournit un exemple tangible de catastrophisme éclairé, dans la mesure où elle arrive à conjuguer la volonté de penser la catastrophe dans sa complexité à la nécessité d'impliquer la société entière dans une réflexion commune autour de l'avenir.

CONCLUSION

Nous avons voulu proposer un cadre de lecture théorique de l'Horloge, pour comprendre comment elle contribue au débat contemporain autour de l'avenir de nos sociétés. À travers une critique du progrès technologique, l'Horloge permet de repenser les implications politiques de la rationalité scientifique et de favoriser un dialogue indispensable avec les savoirs « sociaux », dans le but de renouveler les mécanismes immunitaires propres à la modernité « réflexive ». En reprenant le travail de Dupuy, nous avons montré dans quel sens le catastrophisme de l'Horloge peut être pensé comme un catastrophisme éclairé. Pour Dupuy, il s'agit de fixer la catastrophe comme un destin qu'on peut éloigner, à condition de mettre en place une inversion temporelle dans laquelle le futur agit sur le présent. De la même manière, en renvoyant à un avenir apocalyptique, l'Horloge tente de regarder le présent à partir du point de vue de la « fin » pour rendre plus visible le destin indésirable de l'humanité. Ce regard de la fin tente de réactiver les mécanismes collectifs de défense à partir du sentiment de la peur, laquelle peut devenir un outil qui « éclaire » des menaces autrement peu visibles ou peu tangibles. Dans ce sens, l'Horloge peut être pensée comme un exemple réussi de catastrophisme éclairé car il arrive à tenir ensemble des dimensions – rationnelle et émotionnelle – qui nous semblent fondamentales pour toute entreprise de communication.

Cette lecture de l'activité de l'Horloge n'épuise pas les questions soulevées par ce dispositif. Dans un moment historique où les discours sur la fin du monde prolifèrent, contribuant à réveiller les consciences mais aussi à les anesthésier, il faudrait probablement essayer de comprendre l'impact culturel et médiatique de ce symbole, étudier les stratégies et les discours qui ont donné forme à son catastrophisme, notamment à partir des archives du *Bulletin of the Atomic Scientists*, ressource précieuse pour comprendre l'évolution historique des craintes collectives.

On soulèvera en guise de conclusion une question sur la « réussite » de ce dispositif. La *Doomsday Clock* a joué et joue un rôle important dans la mission « éducative » qui était à l'origine de la création du *Bulletin*. La métaphore temporelle mobilisée par l'Horloge est aujourd'hui largement reprise par les discours autour du réchauffement climatique ou autour de la possibilité d'un effondrement de la

civilisation. Le modèle du compte à rebours est devenu central, non seulement dans les représentations littéraires, artistiques et cinématographiques, mais aussi dans le discours scientifique. En septembre 2020 un groupe d'artistes a affiché à Manhattan sur l'horloge de Times Square un compte à rebours qui rappelle celui de la *Doomsday Clock* : l'horloge Métronome a cessé d'afficher l'heure normale et est devenue une *Climate Clock* qui marquait 7 ans, 103 jours, 15 heures, 40 minutes et 17 secondes, le temps à disposition avant que le réchauffement climatique ne soit irréversible²⁸. De manière similaire, une autre horloge virtuelle, la *MCC Carbon Clock*, montre la quantité de CO2 pouvant être rejetée dans l'atmosphère pour limiter le réchauffement à un maximum de 1,5 °C et 2 °C respectivement, et affiche le temps à disposition pour atteindre ces objectifs²⁹. Cette prolifération d'horloges et comptes à rebours montre que le modèle de la *Doomsday Clock* occupe désormais une place centrale dans l'imaginaire de l'avenir et de la fin.

La réussite de ce modèle soulève pourtant des problèmes. En effet, il reste dans l'Horloge une certaine ambiguïté, une tension irrésolue entre sa performance inspirante et sa dimension idéologique. Le catastrophisme de l'Horloge est un moyen de porter une critique à une vision linéaire du progrès et de provoquer une rupture avec les dynamiques négatives du présent. Toutefois, ce catastrophisme pourrait se révéler une arme à double tranchant. Le modèle du compte à rebours et le recours à la peur ne sont pas à l'abri des instrumentalisation, et ils peuvent être repris par ces mêmes acteurs (économiques et politiques) qui contribuent à la création et à l'invisibilisation des dangers. Ainsi, comme pour tout discours catastrophiste, le catastrophisme de l'Horloge pourrait à tout moment perdre sa dimension « éclairée » : ses annonces apocalyptiques peuvent contribuer indirectement à l'affirmation de formes de *gouvernance* de plus en plus éloignées des idéaux de démocratie prônés par le *Bulletin*. La possibilité que le compte à rebours soit pris en considération par les institutions et par la société n'exclut pas l'émergence de scénarios politiques indésirables, dans lesquels on sacrifierait les libertés individuelles au profit de la survie de l'humanité dans son ensemble. Ainsi, la tâche de l'Horloge et du *Bulletin* reste délicate, car ses annonces et ses objectifs peuvent nourrir un imaginaire idéologique qui viendrait légitimer et renforcer des dynamiques de pouvoir et de domination existantes (Ricoeur, 1984, p. 57). Il faudrait alors repenser la *Doomsday Clock* et son fonctionnement dans l'écosystème médiatique contemporain à la lumière de ce risque de catastrophisme « despotique ».

²⁸ Voir <https://www.nytimes.com/2020/09/20/arts/design/climate-clock-metronome-nyc.html> [consulté le 30/03/21].

²⁹ L'horloge a été conçue par le *Mercator Research Institute on Global Commons and Climate Change*. Voir <https://www.mcc-berlin.net/en/research/co2-budget.html> [consulté le 30/03/21].

BIBLIOGRAPHIE

AFEISSA H.-S.,

- *La fin du monde et de l'humanité. Essai de généalogie du discours écologique*, Presses Universitaires de France, 2014.

ANDERS G.,

- *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, Éditions Ivrea, Paris, 1956.
- *Le temps de la fin*, L'Herne, 2007.

BARAD K.,

- « La grandeur de l'infinité », *Multitudes*, vol. 4, n° 65, 2016, p. 64-74.

BECK U.,

- *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Flammarion, 2008.

BOURG D. et al.,

- *Du risque à la menace. Penser la catastrophe*, PUF, 2013.

DUPUY J.-P.,

- *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Seuil, 2002.
- *La menace écologique, un défi pour la démocratie* (communication), 2009, URL : <https://institutpolanyi.fr/la-menace-ecologique-un-defi-pour-la-democratie/> [consulté le 30/03/21].

ENGÉLIBERT J.-P.,

- *Fabuler la fin du monde. La puissance critique des fictions d'apocalypse*, La Découverte, 2019.

ILlich I.,

- *Némésis médicale. L'expropriation de la santé*, Seuil, 1975.

JONAS H.,

- *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, Flammarion, 1995.

KAISER D. et WILSON B.,

- « American Scientists as Public Citizens : 70 Years of the Bulletin of the Atomic Scientists », *Bulletin of the Atomic Scientists*, vol. 71, n° 1, 2015, p. 13-25.

MUMFORD L.,

- *Technique et civilisation*, Éditions Parenthèses, 2016.

PUECH M.,

- « Les catastrophes lentes », *Le portique. Revue de philosophie et des sciences humaines*, n° 22, 2009.

RABINOWITCH E.,

- « The Narrowing Way », *Bulletin of the Atomic Scientists*, vol. 9, n° 8, 1953, p. 294-298.

RICOEUR P.,

- « L'idéologie et l'utopie : deux expressions de l'imaginaire social », *Autres Temps. Les cahiers du christianisme social*, n° 2, 1984, p. 53-64.

SEMAL L.,

- *Face à l'effondrement. Militer à l'ombre des catastrophes*, Presses Universitaires de France, 2019.

VUORI J. A.,

- « A Timely Prophet? The *Doomsday Clock* as a Visualization of Securitization Moves with a Global Referent Object », *Security Dialogue*, vol. 41, n° 3, 2010, p. 255-277.